

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 40 (1902)  
**Heft:** 44

**Artikel:** Le salon  
**Autor:** J.M.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-199634>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER  
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerre, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Lmier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements durent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## Le salon.

Le salon, voilà une vieille tradition qui commence à se ressentir des atteintes du temps. Le jour n'est pas éloigné, sans doute, où l'on ne parlera du salon que comme des chandeliers fumeuses ou des coquemars de nos grands-mères. La cause? Toutes sortes de raisons qui seraient trop longues à énumérer et dont plusieurs tiennent aux conditions actuelles de l'existence.

Et les vieilles traditions ne sont pas comme les vieux monuments: pour elles, pas de restauration possible. Dans les anciens édifices, tout ne meurt pas, en dépit des archéologues et des restaurateurs. Si ces messieurs, sous prétexte de reconstitution, font souvent couleau neuf des respectables vestiges du passé que l'on confie à leurs soins, il reste quand même toujours, par ci, par là, une pierre ou deux de l'édifice primitif, témoignage précieux de son antique origine et de sa splendeur passée: Au contraire, les temps changent, les hommes passent et avec eux, les mœurs, les coutumes, les traditions.

Somme toute, rapport au salon, la perte ne sera pas si grande que cela.

Qu'est-ce que le salon? Une sorte de sanctuaire dans lequel on pénètre si rarement que la poussière et les mites en ont fait leur *buen retiro*, bien sûrs de n'être pas dérangés dans leur œuvre de destruction. Les volets en sont hermétiquement clos, de peur que le soleil, ce véritable ami de la maison, ne vienne à travers la housse épaisse et terne qui la cache, « manger » — c'est ainsi que l'on dit ici — la couleur de l'étoffe dont les meubles sont recouverts. Et ces pauvres meubles, drapés dans leurs housses comme dans des suaires, et symétriquement rangés en faction le long du mur, sont aussi peu accueillants que les sphinx de marbre qui gardaient le seuil des anciens palais. Ah! certes, ce n'est pas de ces meubles-là qu'on peut dire: fauteuil « pour s'asseoir ». S'y asseoir! mais, on ne l'oserait pas.

Le salon, cette chambre froide et sombre, est le tombeau fatal de tout ce que la famille possède de plus précieux, de plus agréable, de tous ces petits riens, enfin, qui nous deviennent si vite familiers lorsqu'on les voit tous les jours, et qui ne demanderaient qu'à jeter leur note gaie dans le programme monotone de l'existence.

Une fois par semaine, après avoir enlevé ses chaussures, afin de ne point souiller le parquet ciré, le maître ou la maîtresse de maison pénètre dans le salon pour remonter la pendule, pauvre délaissée qui sonne dans le silence et dans l'obscurité des heures vides de joies ou de peines, des heures perdues. Pendant ce temps, consignés à la porte, les enfants viennent jeter un regard timide et inquiet dans cette chambre dont l'accès leur est interdit et où ils ont vu, un jour, s'engloutir, avant même qu'on leur ait seulement permis d'y toucher, leurs plus beaux jouets, présents du petit Noël. « On vous les donnera plus tard,

leur a-t-on dit, quand vous serez grands ». Quand ils seront grands! C'est-à-dire quand les soucis de la vie ne leur permettront plus les joies innocentes et sans mélange de l'enfance.

Le salon, dit-on, c'est la chambre des visites. Hélas, cela n'est que trop vrai. Et combien pourtant elles s'en passeraient, les visites, de ce privilège d'être seules à voir s'ouvrir devant elles la porte de ce lieu très sacré. Il n'est rien qu'elles redoutent plus que la phrase traditionnelle: « Eh bien, mesdames et messieurs, veuillez passer au salon. » Que de fois, à ces seuls mots, la gaieté a pris congé de la compagnie la plus joyeuse: Souvent, à cette malencontreuse invitation les visites voudraient bien oser répondre: « Mais non, chère madame, de grâce, ne passons pas au salon. Ne sommes-nous pas bien mieux ici, dans l'atmosphère si familière de cette salle à manger, toute vibrante encore des doux épanchements et des propos joyeux échangés entre la poire et le fromage; où les convenances permettent, à l'heure du dessert, les coudes sur la table; où les sièges ne craquent pas au moindre mouvement; où les dames savent encore tolérer la fumée des cigares? Ne sommes-nous pas bien mieux ici, autour de la nappe blanche, où les derniers vestiges d'un repas savoureux en prolongent délicieusement le souvenir? »

» Au salon, rien de tout cela. Plus d'abandon, plus d'intimes causeries; des façons, de l'étiquette, de la gêne en un mot. Croyez-nous, restons ici; au salon, nous ne nous sentirons pas si bien chez nous et vous-même non plus, chère madame. Laissons le salon aux gêneurs, aux importuns, à toutes les personnes enfin dont on aime surtout à voir les talons. »

Et dire que, huit fois sur dix, on sacrifie à cette ridicule tradition, où l'orgueil a souvent la plus large part, la meilleure pièce de la maison; la pièce la mieux exposée au soleil; et les volets en sont toujours clos; la plus confortable; et l'on n'y va jamais; on y place les plus beaux meubles; et l'on ne s'en sert pas.

Mais on en revient de cette folie. Le salon a fait son temps; le salon s'en va. Bon voyage!  
J. M.

## Aux nouveaux abonnés.

Les abonnés nouveaux, à dater du 1<sup>er</sup> janvier 1903, recevront gratuitement le journal dès le 15 novembre.

## La Suisse jugée par un Espagnol.

Un écrivain espagnol connu, Don Juan Garcia del Rey, vient de publier dans une revue hebdomadaire de Madrid, *El mundo*, une série de lettres sous le titre de *Viaje por Francia y Alemania* (Voyage à travers la France et l'Allemagne). L'auteur y a noté aussi les impressions qu'il a remportées de quelques heures passées en Suisse. Les voici:

Avant de vous parler de la cité de Goethe et de Schopenhauer, d'où je vous envoie ces lignes, laissez-moi vous dire quelques mots de la Suisse, quoique je n'aie fait qu'y passer rapidement. Il suffit de deux ou trois heures pour traverser ce petit pays, d'un bout à l'autre. Ce voyage m'a fait l'effet d'une promenade de poupée, tant les distances sont petites et tant les villes, les villages et les hommes sont rapprochés...

Il était nuit noire et il pleuvait à torrents quand j'arrivai à Genève. Les formalités de la douane terminées, ce qui ne traîna pas, je priai le premier portier d'hôtel venu de me conduire à un gîte dans cette ville où tout m'était inconnu. Il me mena dans une hôtellerie proprette, je dois le reconnaître, mais fort petite et primitive. Par un escalier tortueux et faiblement éclairé au gaz, je montai à la chambre qui m'était destinée. Il me sembla, en y entrant, que le plafond allait m'écraser, tant il était bas.

Ici encore je vis ce qui m'avait déjà frappé dans les meilleurs hôtels du midi de la France, combien on est arriéré pour certaines choses dans ces pays qui passent pour être à la tête de la civilisation. C'était cette même odeur sulfureuse provenant des allumettes empestées que les hôteliers de France et aussi de Suisse, à ce qu'il paraît, vous condamnent à froter, au xx<sup>me</sup> siècle, pour avoir de la lumière. Outre leur puanteur, ces abominables bûchettes ont ceci de particulier qu'après avoir répandu leur gaz délétère pendant quelques minutes, elles s'éteignent au moment précis où l'on va se servir de leur flamme. Quant aux luminaires des chambres, ils consistent en bougies faites de plus ou moins de stéarine et dont le pouvoir éclairant égale à peu près celui des ténèbres. Aussi on ne parvient qu'à grand peine à faire sa toilette. Quant à écrire, il n'y faut pas songer.

Je pensais non sans orgueil à mon Espagne si décriée, où, dans la Biscaye, par exemple, la maisonnette la plus humble du plus modeste des villages est brillamment éclairée à l'électricité, de telle sorte que nous sommes non seulement de jour mais encore la nuit, la nation de la lumière rayonnante.

Le maigre éclairage de ma chambre ne me permit pas de m'orienter tout de suite. Mes yeux s'étant faits à cette obscurité, je finis par apercevoir un amoncellement gigantesque ayant vaguement la forme d'un éléphant: cela représentait ma couche! Don Quichotte à cette vue aurait saisi son épée et se serait mis en garde contre le nouvel Alifanfaron. Je me défis du monstre en le saisissant à la brassée et en le jetant dans un coin, où ses plumes s'aplatirent, car ce n'était autre qu'un monumental édredon. On vante beaucoup, chez nous, la manière de vivre hygiénique des gens du Nord. Mais est-ce observer l'hygiène, je vous le demande, que de s'envelopper sous un monstrueux appareil lourd comme du plomb et de se garantir ainsi de tout contact avec l'air!

Comme je demandais quelque chose à manger, l'hôtelier me répondit sèchement qu'il ne